

Barbie, Touvier, Papon : des procès pour la mémoire [Jean-Paul Jean, Denis Salas]

Autor(en): **Palmieri, Daniel**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **11 (2004)**

Heft 1

PDF erstellt am: **20.09.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

nigung des Vorfalles zu erzielen», was «durch die konsequente Durchführung eines letztlich aussichtslosen Verfahrens» erfolgt sei. Sollte dies zutreffen, handelte es sich hier, wie es im Klappentext heisst, um einen «Justizskandal erster Güte». Abschliessend sucht Gschwend, mit einigen spekulativen Überlegungen Richtungen anzuzeigen, in welche «die damalige Strafuntersuchung hätte führen müssen», ohne damit einen wissenschaftlichen Anspruch zu verbinden. Dazu gehören Mutmassungen zur «möglichen Tatbegehung durch Mitglieder des Jungen Deutschlands» und anderer Geheimgesellschaften wie der Carbonaria oder Mazzinis und des Jungen Europa. Auch das Interesse Preussens an einer Beseitigung Lessings, worauf schon Mitglieder des Jungen Deutschland während der Vernehmung hinwies, wird von ihm erörtert.

Die vom Autor gewählte Vorgehensweise scheint mir nicht unproblematisch, nicht nur, weil sich bei der Lektüre immer wieder der Eindruck einstellte, er rolle in der Position eines Staatsanwalts den Prozess noch einmal auf breiter Front neu auf und konterkarierte die eigenen Absichten laufend selber. Dazu geben etwa seine Überlegungen zum «wahrscheinlichen Tötungsvorgang» Anlass, die er auf Grund des von einem Experten begutachteten Obduktionsberichts formulierte. Sie bestätigen wohl den kriminalistischen Spürsinn des Forschers, doch für das Verständnis des Falls ist damit wenig gewonnen. Mit der gewählten Vorgehensweise begab sich der Autor zudem auf ein Feld, in dem bereits die an der Aufklärung des Falls Beteiligten die Orientierung verloren. Da die Untersuchung im Emigrantenzenkel des Jungen Deutschland spielte, die laut ihren Statuten Verrat mit dem Tode bestrafte, waren auskunftsfreudige Zeugen nicht zu erwarten. Gschwend spricht von der «Macht des Schweigens» und verweist auf gleiche Erfahrungen des

Berner Regierungsstatthalters in der gleichzeitig geführten Untersuchung gegen das Mitglied des Jungen Deutschland Ernst Schüler. Aus dem gleichen Grund existieren auch keine Quellen der Geheimbünde. Ob statt dessen die Spitzelberichte geeignet sind, Licht in das Dunkel zu bringen, ist fraglich. Erfahrungsgemäss sind dies zwiespältige Quellen, deren Wahrheitsgehalt nur schwer zu überprüfen ist. Die Berichte Lessings, soweit sie hier vorliegen oder zitiert werden, machen da keine Ausnahme. Deshalb muss Gschwend daraus verwendete Aussagen auch immer wieder relativieren.

Zum Schluss sei auf eine weitere, dem Rezensenten aus eigener Forschung bekannte, ebenso vage Spur im Fall Lessing hingewiesen. Wilhelm Liebknecht, der 1847 in Zürich das gleiche Zimmer wie Lessing bewohnte, erinnerte sich an die Erzählung der Zimmerwirtin, wonach die Wunden der im Zimmer liegenden Leiche wieder aufgebrochen seien, «als einer der Freunde, der allgemein für den Mörder galt, sich der Leiche genah habe».

Markus Bürgi (Zürich)

**JEAN-PAUL JEAN, DENIS SALAS
BARBIE, TOUVIER, PAPON
DES PROCES POUR LA MEMOIRE**

PARIS, EDITIONS AUTREMENT, 2002, 173 P., 19,95

Deux questions essentielles sont au cœur de l'ouvrage, qui concernent chacune une catégorie de spécialistes. La première interrogation, formulée par la magistrature, est celle de savoir, pour des crimes placés hors du temps par voie d'imprescriptibilité, comment juger sans anachronisme; ou, en d'autres termes, comment rendre aujourd'hui la justice de la manière la plus impartiale possible pour des faits commis plusieurs décennies auparavant. En corollaire, se pose égale-



ment le problème de la responsabilité contemporaine des auteurs des actes incriminés; des personnes qui, au moment de leur inculpation, ont vieilli autant que les agissements qui leur sont reprochés. Or, la vérité judiciaire implique d'établir des faits précis, juridiquement qualifiés et qui engagent une responsabilité personnelle. Pour atteindre cet objectif, le juge fait appel, lors de procès aussi emblématiques que ceux relatifs aux crimes contre l'humanité commis sous l'Occupation, à l'historien. Pour ce dernier, répondre aux sollicitations de la justice ne va pas non plus sans questionnements. S'il doit remplir ce devoir en tant que citoyen, le peut-il en tant que professionnel de l'histoire?

Dans sa contribution (*L'expertise des historiens dans les procès pour crimes contre l'humanité*), Henry Rousoo répond par la négative, soulignant notamment que, devant le prétoire, l'historien se transforme en un «expert» ad hoc, dont la tâche primordiale est de rappeler à la cour le «contexte» dans lequel s'est déroulé le crime. Or, outre le fait qu'en histoire cette notion de «contexte» n'existe pas en soi, l'historien est, dans une cour de justice, entravé dans son métier même, car ce cadre est incompatible avec les conditions nécessaires à l'élaboration d'un vrai savoir historique. Bien plus, en participant à une relecture de l'histoire par le droit, l'historien, jusqu'alors seul maître de ce processus, prend le risque de s'éloigner de sa communauté scientifique d'origine.

Le magistrat Denis Salas se veut plus nuancé (*La justice entre histoire et mémoire*). Tout en constatant que l'histoire et la justice sont séparées tant par leurs objectifs que par leurs méthodes, l'auteur trouve toutefois des liens entre les deux disciplines. La première se nourrit des archives laissées par la seconde qui, à son tour, peut bénéficier de la recherche his-

torique. Mais, histoire et justice se retrouvent sur la question de la mémoire. Car, pour Denis Salas, le jugement du tribunal et l'expertise de l'historien servent à reconstruire le rapport d'une communauté politique à sa mémoire traumatique. «Leur seule ambition est de façonner une politique d'oubli pour rendre l'avenir collectif possible. Chacun à sa place, ils réalisent une œuvre de justice d'un type nouveau: il s'agit moins de punir le mal que de contribuer à reconstruire une identité collective blessée et à rendre ses droits à la vérité». (33)

Vérité historique contre vérité judiciaire? Tel pourrait être le sous-titre de ces deux contributions issues d'un colloque consacré justement à la vérité historique et à la vérité judiciaire, et dont les excellentes Editions Autrement ont publié les actes dans le cadre de leur collection Mémoires. Outre une partie consacrée aux trois procès cités en titre et qui donne la parole à des magistrats ou des historiens directement impliqués dans ces affaires, l'ouvrage aborde dans une seconde partie une analyse comparative sur la manière dont Français et Allemands ont abordé les procès de l'après-guerre. On lira plus particulièrement l'article édifiant de l'historien Ingo Müller (*Comment les Allemands ont jugé les crimes du nazisme*) qui met en relief l'échec flagrant de la dénazification dans le domaine de la justice; échec qui se traduit par une amnistie quasi générale et par la volonté publique d'oublier les crimes du passé.

Une troisième partie traite de la problématique des crimes contre l'humanité sous des aspects plus contemporains, mais aussi plus juridiques (Michel Massé, *L'évolution de la notion de crimes contre l'humanité*; Pierre Truche, *Juger demain les crimes contre l'humanité*). L'amateur d'histoire se reportera pour sa part à l'article de l'historienne Raphaëlle Branche, grande spécialiste de la Guerre d'Algérie

qui traite ici l'un de ses aspects les plus tragiques, puisqu'il s'agit de la pratique de la torture par l'armée française (*La torture pendant la Guerre d'Algérie: un crime contre l'humanité?*).

Daniel Palmieri (Genève)

**NORBERT FREI, DIRK VAN LAAK,
MICHAEL STOLLEIS (HG.)
GESCHICHTE VOR GERICHT
HISTORIKER, RICHTER UND
DIE SUCHE NACH GERECHTIGKEIT**

C. H. BECK, MÜNCHEN 2000, 186 S., FR. 21.90

Der in der Beck'schen Reihe zur Zeitgeschichte erschienene Band – so viel vorweg – ist ein äusserst gelungener Beitrag insbesondere zur wissenschaftlichen Diskussion der Problemkreise um die internationale Bewältigung nationalsozialistischen Unrechts seit 1945; ein Glücksfall für Leserinnen und Leser, beleuchtet die Aufsatzsammlung doch wissenschaftlich sauber und differenziert zahlreiche wichtige Aspekte dieser kontroversen und schwierigen Thematik in ihrer ständigen Aktualität. Hohe Informationsdichte, mannigfaltige, bisweilen auch mutige Ausleuchtung der aufgeworfenen Fragenkomplexe, und gute Lesbarkeit kennzeichnen den durch seine konzise Anlage äusserst lobenswerten Sammelband, der eine Anschaffung allemal lohnt.

Dirk van Laak (*Widerstand gegen die Geschichtsgewalt. Zur Kritik an der «Vergangenheitsbewältigung»*) nimmt eine Feststellung des durch sein der NS-Ideologie nahestehendes Werk «Der totale Staat» (1933) erheblich belasteten Carl-Schmitt-Schülers und späteren Heidelberger Staats- und Verwaltungsrechtlers Ernst Forsthoff von 1965, wonach die Mitwirkung des Instituts für Zeitgeschichte im Frankfurter Auschwitz-Prozess zu einem «forensischen Historismus» in der

Rechtswissenschaft führe, welcher insbesondere die Zeitgeschichte selbst wissenschaftlich disqualifiziere, zum Anlass, die Verwendbarkeit der Geschichte für die juristische und psychologische Aufarbeitung des NS-Unrechts zu prüfen. Er kommt zum Schluss, die seit 1946 im Rahmen von Kriegsverbrecherprozessen durchgeführte juristische Aufarbeitung habe kaum ein Gefühl nachträglicher Gerechtigkeit zu erzeugen vermocht. Auch die Zeitgeschichte, obgleich als Vertreterin eines «kollektiven Gedächtnisses» und als Agentin einer «heilsamen Erinnerung» durchaus hilfreich, stosse an Grenzen des Verstehens und verfüge über eine beschränkte Leistungsfähigkeit. Ihre Stärke liege vielmehr in der Schärfung des Urteilsvermögens.

Unter dem Titel *Die Verschmelzung von Geschichte und Kriminologie* befasst sich Irmtrud Wojak mit historischen Gutachten im ersten Frankfurter Auschwitz-Prozess. Sie weist dabei auf die Gefahren hin, die mit einer Verschmelzung juristischer und historischer Methoden einhergehen, wenn der historische Erkenntnisgewinn in der Individualisierung des Geschehens vermittelst einer juristisch-subjektivistischen Täterfokussierung gesehen und darob das gesamthistorische Bedingungsgefüge ausgeblendet wird: «Allein die Ermittlung ideologischer Motivationen oder niederer Beweggründe krimineller Handlungen erklärte nicht die Ursachen der verbrecherischen Politik des NS-Regimes, die aus dem Zusammenwirken sozialer, politischer und wirtschaftlicher Faktoren hervorging.» Michael Wildt (*Differierende Wahrheiten. Historiker und Staatsanwälte als Ermittler von NS-Verbrechen*) kommt zum Schluss: «Was Historiker von Staatsanwälten lernen können, ist die Präzision der Beschreibung des Ereignisses. Was sie nur in Abgrenzung zum juristischen Diskurs erforschen können, ist der Kontext des